Le Drapeau rouge

Le Drapeau rouge version 2

Le Tombeau des fusillés

J’ai faim

Elle n'est pas morte

Le Temps des cerises

Le Mouvement du 18 mars

Quand viendra-t-elle ?

Le sire de Fisch-ton-kan

L'Insurgé

Le Capitaine au mur

Le moblot

La semaine sanglante

La Communarde

La canaille

Paris n’est pas perdu

La Défense de Paris

L’Armistice

L’Internationale

Le Chant des ouvriers

Jean Misère

Leur bon Dieu

Le Drapeau rouge

de Paul Brousse

Les révoltés du Moyen-Âge
L'ont arboré sur maints beffrois.
Emblème éclatant du courage,
Toujours il fit pâlir les rois.

Refrain
Le voilà !, Le voilà ! Regardez !
Il flotte et fièrement il bouge,
Ses longs plis au combat préparés,
Osez, osez le défier !
Notre superbe drapeau rouge !
Rouge du sang de l'ouvrier ! (bis)

Il apparut dans le désordre
Parmi les cadavres épars,
Contre nous, le parti de l'Ordre
Le brandissait au Champ de Mars

Puis planté sur les barricades,
Par le peuple de février
Il devint pour les camarades,
Le drapeau du peuple ouvrier.

Quand la deuxième République
Condamna ses fils à la faim,
Il fut de la lutte tragique,
Le drapeau rouge de juin !

Sous la Commune il flotte encore
À la tête des bataillons
Et chaque barricade arbore
Ses longs plis taillés en haillons !

Variante :
Sous la Commune il flotte encore
À la tête des bataillons
L'infâme drapeau tricolore
En fit de glorieux haillons !

Noble étendard du prolétaire,
Des opprimés sois l'éclaireur.
À tous les peuples de la terre
Porte la paix et le bonheur !

Les braves marins de Russie,
Contre le tsarisme en fureur,
Ont fait flotter jusqu'en Asie
Notre drapeau libérateur !

Un jour sa flamme triomphale
Luira sur un monde meilleur,
Déjà l'Internationale
Acclame sa rouge couleur !

La première version de ce chant (couplets I, III et VI) fut écrite en 1877 par le socialiste Paul Brousse, ancien Communard réfugié en Suisse, sur un air local, Armons-nous enfants de l'Helvétie

Drapeau rouge (1877)

1877

Paroles : Achille Leroy à partir de la chanson de Paul Brousse [1]

Musique : Air suisse anonyme

Les révoltés du Moyen Age
L'ont arboré sur maints beffrois.
Emblème éclatant du courage,
Toujours il fit pâlir les rois.

Refrain
Le voilà, le voilà, regardez !
Il flotte et fièrement il bouge,
Ses longs plis au combat préparés,
Osez, osez le défier,
Notre superbe drapeau rouge,
Rouge du sang de l'ouvrier. (bis)

Puis planté sur les barricades
Par le peuple de Février
Lui le signal des fusillades
Devint drapeau de l'ouvrier.

Refrain

Quand la deuxième république
Condamna ses fils à la faim
Il fut de la lutte tragique
Le drapeau rouge de Juin.

Refrain

Sous la Commune, il flotte encore
À la tête des bataillons.
L'infâme drapeau tricolore
En fit de glorieux haillons.

Refrain

Un jour sa flamme triomphale
Luira sur un monde meilleur
Déjà l'Internationale
Acclame sa rouge couleur.

1. ↑ Achille Leroy a retravaillé la chanson de Paul Brousse, a rajouté un couplet et entièrement changé le dernier. Les changements par rapport à la version de Paul Brousse sont indiqués en italique.

Le Tombeau des fusillés

mai 1887: Jules Jouy Air de "La chanson des Peupliers" de F. Doriat
En hommage aux 147 communards fusillés au Père Lachaise le 28 mai 1871.

Ornant largement la muraille,
Vingt drapeaux rouges assemblés
Cachent les trous de la mitraille
Dont les vaincus furent criblés.

Bien plus belle que la sculpture
Des tombes que bâtit l'orgueil,
L'herbe couvre la sépulture
Des morts enterrés sans cercueil.

Ce gazon, que le soleil dore,
Quand mai sort des bois réveillés,
Ce mur que l'histoire décore,
Qui saigne encore,
C'est le tombeau des fusillés. (bis)

Loups de la Semaine Sanglante,
Sachez-le, l'agneau se souvient.
Du peuple, la justice est lente,
Elle est lente, mais elle vient !
Le fils fera comme le père ;
La vengeance vous guette au seuil ;
Craignez de voir sortir de terre
Les morts enterrés sans cercueil !

Tremblez ! Les lions qu'on courrouce
Mordent quand ils sont réveillés !
Fleur rouge éclose dans la mousse,
L'avenir pousse
Sur le tombeau des fusillés ! (bis)

J’ai faim

Eugène Pottier

1848

Au citoyen FAUVERT.

J’ai faim ! j’ai faim ! dit le corps,
Je n’ai pas le nécessaire ;
Le ver ronge moins les morts
Que les vivants, la misère.
Quand donc aurais-je du pain ?
J’ai faim, dit le corps, j’ai faim !

J’ai faim ! j’ai faim ! dit l’esprit,
Je ne vais pas à l’école ;
En vain la nature écrit,
On croit l’erreur sur parole.
Quand donc aurai-je du pain ?
J’ai faim, dit l’esprit, j’ai faim !

J’ai faim ! j’ai faim ! dit le cœur,
Et je n’ai pas de famille ;
Mon fils est un escroqueur
Et ma fille est une fille.
Quand donc aurai-je du pain ?
J’ai faim, dit le cœur, j’ai faim !

J’ai faim ! j’ai faim ! dit le tout,
Faim d’amour et de justice ;
Sème ton grain, que partout
La triple moisson jaunisse.
Alors l’homme aura du pain,
Nature n’aura plus faim !

La Commune de Paris

Elle n'est pas morte

Paroles d'Eugène Pottier (1886) sur l'air de T'en fais pas Nicolas de Parizot

On l'a tuée à coups de chassepot,
À coups de mitrailleuse
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.

Refrain
Tout ça n'empêche pas Nicolas
Qu' la Commune n'est pas morte.
Tout ça n'empêche pas Nicolas
Qu' la Commune n'est pas morte !

Comme faucheurs rasant un pré,
Comme on abat des pommes,
Les Versaillais ont massacré
Pour le moins cent mille hommes.
Et les cent mille assassinats,
Voyez ce que ça rapporte.

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière,
Ferré, Rigault, Tony Moilin,
Gavé le cimetière.
On croyait lui couper les bras
Et lui vider l'aorte.

Ils ont fait acte de bandits,
Comptant sur le silence.
Achevez les blessés dans leur lit,
Dans leur lit d'ambulance
Et le sang inondant les draps
Ruisselait sous la porte.

Les journalistes policiers,
Marchands de calomnies,
Ont répandu sur nos charniers
Leurs flots d'ignominie.
Les Maxim' Ducamp, les Dumas
Ont vomi leur eau-forte.

C'est la hache de Damoclès
Qui plane sur leurs têtes.
À l'enterrement de Vallès,
Ils en étaient tout bêtes
Fait est qu'on était un fier tas
À lui servir d'escorte

C' qui prouve en tous cas Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte.
C' qui prouve en tous cas Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !

Bref tout ça prouve au combattant
Qu' Marianne a la peau brune,
Du chien dans l' ventre et qu'il est temps
D'crier vive la Commune !
Et ça prouve à tous les Judas
Qu'si ça marche de la sorte

Ils sentiront dans peu nom de Dieu,
Qu'la Commune n'est pas morte.
Ils sentiront dans peu nom de Dieu,
Qu'la Commune n'est pas morte !

Le Temps des cerises

Le Temps des cerises est une chanson dont les paroles furent écrites en 1866 par Jean-Baptiste Clément et la musique composée par Antoine Renard en 1868[1]. Cette chanson est fortement associée à la Commune de Paris de 1871, l'auteur étant lui-même un communard ayant combattu pendant la Semaine sanglante. *Le Temps des cerises* fut dédiée par l'auteur à une infirmière morte lors de la Semaine sanglante, longtemps après la rédaction de la chanson[2].

Quand nous en serons au temps des cerises
(Quand nous chanterons le temps des cerises)
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur
Quand nous en serons au temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur

Mais il est bien court le temps des cerises
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles
Cerises d'amour aux robes pareilles (vermeilles)
Tombant sous la feuille en gouttes de sang...
Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant !

Quand vous en serez au temps des cerises
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Évitez les belles !
Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour…
Quand vous en serez au temps des cerises
Vous aurez aussi des peines d'amour !

J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte !
Et Dame Fortune, en m'étant offerte
Ne pourra jamais calmer (fermer) ma douleur…
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur !

☒Le Mouvement du 18 mars

L. Ferré P. Dupont

Vous voulez nous faire la guerre
Messieurs de la réaction,
Nous vous réduirons en poussière,
Car votre lâche trahison
A pour longtemps perdu la France.
Les républicains sont tous prêts
A faire éclater leur vengeance,
Vos lauriers seront des cyprès. (bis)

<u>Refrain</u>:
Tremblez (bis), argousins et gendarmes,
Car les républicains français
Vous punissant de vos forfaits
Feront de glorieux hauts faits.
Tout le peuple a crié (aux armes !) (ter)
Et certes il aura les succès.

Commençant la guerre civile
Vous criâtes vive le Roi ;
Mais dans Paris la grande ville
En vous tous on n'a plus foi,
Nous garderons la République.
A bas vos projets dictateurs !
Vous êtes vaincus sans réplique
Infâmes capitulateurs. (bis)
Refrain

Vos maximes sont arbitraires.
Loin d'être de vaillants guerriers,
Vous avez, lâches sanguinaires,
Frappé de vos coups meurtriers,
Et nos enfants et nos compagnes ;
Vous êtes d'ignobles soldats ;
Et nos frères de nos campagnes
Sont trahis par vous scélérats ! (bis)
Refrain

Oui, votre guerre de sauvage
Vous causera mille tourments,
Car vous n'aurez pas l'avantage
De revenir en conquérants.
Croyez-bien que votre furie
Recevra sa juste rançon.
Nous paierons votre barbarie
Par la mitraille et le canon. (bis)
Refrain

Nous sommes tous levés en masse :
Pour vous c'est l'heure du danger.
Nous allons vous faire la chasse ;
Vous êtes pour nous l'étranger ;
Contre vous la France s'est levée,
Ainsi que son rouge drapeau.
Notre République est sauvée :
Tyrans descendez au tombeau.

Refrain

Quand viendra-t-elle ?

E. Potttier / Max Rongier

Au citoyen MIJOUL

J'attends une belle
Une belle enfant,
J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant,
Que suis-je sans elle ?
Un agonisant.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Que suis-je sans elle ?
Un agonisant.
Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent.
Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent.
J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent…
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent…
Bétail, on m'attelle ;
Esclave on me vend.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Bétail, on m'attelle ;
Esclave on me vend.
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ma misère est telle,
Que j'en suis méchant.
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Ma misère est telle,
Que j'en suis méchant.
Ah ! viens donc la belle,
Guérir ton amant !
Ah ! je l'attends, je l'attends,
L'attendrai-je encore longtemps ?

Le sire de Fisch-ton-kan

Paul Burani 1870

Il avait un' moustache énorme,
Un grand sabre et des croix partout,
Partout, partout !
Mais tout ça c'était pour la forme,
Et ça n'servait à rien du tout,
Rien du tout,
C'était un fameux capitaine
Qui t'nait avant tout à sa peau,
A sa peau !
Un jour il voit qu'son sabre l'gêne,
Aux enn'mis, il en fait cadeau,
Quel beau cadeau !

Refrain :
V'là le sir' de Fisch-ton-Kan
Qui s'en va-t-en guerre,
En deux temps et trois mouv'ments,
Sens devant derrière,
V'là le sir' de Fisch-ton-Kan
Qui s'en va-t-en guerre,
En deux temps et trois mouv'ments [1],
Badinguet, fich' ton camp,
L'pèr', la mèr',Badingue,
A deux sous tout l'paquet,
L'pèr', la mèr'Badingue,
Et le p'tit Badinguet ! [2]

Comm' diplomat', c'était un maître,
Il en r'montrait aux plus malins,
Aux plus malins,
Mais il ne l'faisait point paraître,
Pour ne pas humilier ses voisins,
Ses voisins,
La politiqu', c'est un' roulette,
Rouler, on ne sort jamais d'là,
Jamais d'là,
Mais lui roulait sa cigarette,
Puisqu'il ne pouvait rouler qu'ça,
Vait rouler qu'ça.

Refrain

Des pieds et des mains tout'sa vie,
Il avait tant fait qu'certain soir,
Qu'certain soir,
Sur le trône, objet d'son envie,
Il avait fini par s'asseoir,
Par s'asseoir !
Depuis sans crainte et sans secousse,
Il veillait au trésor surtout,
'Sor surtout :
En y mettant quatr' doigts et l'pouce,
Histoir' d'avoir la main partout,
La main partout !

Refrain

Il était d'un' force incroyable,
Il inventa plus d'cent canons,
D'cent canons,
Mais l'bruit lui f'sait un' peur du diable,
Puis ça troublait ses digestions !
Digestions !
Un jour pourtant, jour héroïque,
Il vit un pétard éclater.
Éclater :
Mais il en eut un' tell' colique,
Que tout l'monde en fut ennuyé,

Fut ennuyé.

Refrain

Un beau jour, il avait pris femme,
Comme le sir' de Framboisy,
De Framboisy,
Et tout marchait sur la mêm' gamme,
C'était un ménage assorti,
Assorti.
Sur l'air connu d'la reine Hortense,
Ell' lui disait d'sa plus douc' voix,
D'sa douc' voix :
"Ah ! sacré nom ! t'as tant d'vaillance
Que je te trouve l'air Dunois,
T'as l'air Dunois".

Refrain

Par un étrange phénomène,
Voilà qu'il eut un héritier,
Un héritier.
Et pour prouver qu'c'était d'sa graine,
On en fit d'suite un p'tit troupier,
Un troupier.
Dans des bataill's pyramidales,
On voyait l'pèr' mais pas d'très près,
Pas d'très près,
Et le p'tit ramassait les balles,
Qu'on avait mis là tout exprès,
Tout exprès.

Refrain

Enfin, pour finir la légende
De c'monsieur qu'on croyait César,
Croyait César !
Sous ce grand homm' de contrebande,
V'là qu'on n'trouve [3] plus qu'un mouchard,
Qu'un mouchard !
Chez c'bonhomm'là, tout était louche,
Et la moral' de c'boniment,
C'est qu'étant porté sur sa bouche,
Il devait finir par Sedan,
Par Sedan !

Le Sire de Fisch Ton Kan est une chanson écrite en 1870 par Paul Burani sur une musique d'Antonin Louis. Elle fut créée par Joseph Arnaud au *Théâtre de l'Ambigu* et reprise par Jules Perrin au *Cirque National*.[1].

Ce chant est avant-coureur de la Commune de Paris. Il fustige l'Empereur Napoléon III, qui, avec son état-major de ganaches et de traîne-sabres parfaitement incompétents, mena la France au désastre et à la défaite de Sedan, d'où les nombreux jeux de mots contenus dans cette chanson.

Sous la Commune, cette chanson vengeresse contre l'Empire et ses militaires incapables, chanson de surcroit entrainante, fut reprise par les insurgés parisiens. Elle fit date et on la chante encore aujourd'hui au Caf' conç' et dans les réunions publiques.

Le Sire de Fisch-Ton-Kan

Commentaires :

Cette chanson satirique qui connut une énorme popularité, fut composée pendant la Commune (mars - mai 1871). Le librettiste, Urbain Roucoux (1845-1901), était auteur, acteur et chansonnier. Non seulement éditeur des journaux musicaux *Le Calino, Café Concert* et *La chanson illustrée*, il fut aussi l'auteur de plus de 70 chansons populaires, dont les plus connues sont *Les pompiers de Nanterre*, *Le Sire de Fisch ton kan* et *La Fauvette du temple* (musique par André Messager, 1885). Roucoux fut aussi librettiste pour le compositeur classique Emmanuel Chabrier (opérette *Le roi malgré lui,* qui eut sa première à l'Opéra-comique en 1887).

La musique de cette chanson fut composée par Antoine Magdeleine Louis (décédé en 1915), qui fut aussi le partenaire de Roucoux pour la chanson, *Les Pompiers de Nanterre*, une oeuvre si populaire qu'elle fut jouée par une fanfare prussienne pour faire marcher des prisonniers français…

Les paroles de cette chanson satirique (politiquement incorrectes à souhait) parodient Napoléon III et la famille impériale – en effet, la publication de telles chansons aujourd'hui aboutirait sans aucun doute à un procès. Si l'empereur n'est pas nommé explicitement, il est assez clairement indiqué par son surnom moqueur, « Badinguet ». Cette appellation fut donnée par Victor Hugo (entre autres) d'après le nom de l'ouvrier auquel Napoléon-Louis emprunta ses vêtements pour s'échapper du fort de Ham où il était emprisonné (1840-1846). Eugénie et le Prince impérial sont également évoqués (toujours implicitement) avec les mots, « La mère Badingue » et « le petit Badinguet ». Au fil des six versets, la chanson se moque de la diplomatie de l'empereur, de sa prouesse militaire et de son intérêt pour l'artillerie, de son fils, de son ambition à devenir empereur, de ses prouesses sexuelles, et finalement de son échec à Sedan – il y a même une parodie des paroles de *Partant pour la Syrie*, la « Marseillaise » du Second Empire.

Le titre, assez curieux, *Le Sire de Fisch-Ton-Kan*, appelle quelques explications. Il évoque deux choses. On peut y voir d'abord l'ordre de « ficher le camp » donné à la famille « Badinguet ». Ensuite, ce titre dégage une forte saveur chinoise. « Ton Kan » peut faire référence à la ville chinoise de Tonkin, d'autant que la date de publication de la chanson coïncide avec un engouement du public pour toute chose chinoise. Nous sommes à l'époque de l'opérette chinoise de Offenbach *Ba-Ta Clan* (1855), et en 1873 Emmanuel Chabrier écrivit une seconde (et inachevée) parodie de Napoléon III avec le poète Paul Verlaine (la première parodie fut écrite avec Verlaine en 1864 sous le titre *Vaucochard et fils Ier*) appelé *Le Sire de Fisch Ton Kan,* avec une intrigue pleine de références chinoises. L'armée française avait participé au (tristement) célèbre sac du Palais d'été à Pékin dix ans auparavant (en octobre 1860) et avait mis en déroute les troupes mandchoues à Palikao. Napoléon III avait décoré le commandant en chef des opérations, le général Cousin de Montauban, avec le titre de Comte de Palikao. Il n'est pas surprenant qu'un des personnages de l'opéra de Chabrier s'appela « Pélican » ! Roucoux et Chabrier collaborèrent dans les années 1880, sans doute se connaissaient-ils en 1871, d'où la coïncidence de titre. Pourtant, la raison précise pour laquelle Roucoux en 1871 donna à Napoléon un nom « chinois » nous échappe.

L'Insurgé

L'Insurgé *est une chanson écrite par Eugène Pottier en 1880 selon Martin Pénet sur une musique d'Hervé Ghesquière, chez l'Éditeur Hayard[1]. Selon d'autres auteurs, la chanson aurait été écrite entre 1884 et 1887, et la musique en serait de Pierre Degeyter. Il l'aurait écrite pour le premier numéro (15 mars 1885) d'un journal bruxellois du même nom. Elle a été écrite à propos de la Commune de Paris en hommage à l' "insurgé" Auguste Blanqui.*

L'insurgé, son vrai nom, c'est l'Homme,
Qui n'est plus la bête de somme
Qui n'obéit qu'à la raison
Et qui marche avec confiance
Car le soleil de la science
Se lève rouge à l'horizon.

Refrain
Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L'insurgé se dresse
Le fusil chargé.

On peut le voir en barricades
Descendr' avec les camarades,
Riant, blaguant, risquant sa peau.
Et sa prunelle décidée
S'allum' aux splendeurs de l'idée,
Aux reflets pourprés du drapeau.

Il comprend notre mèr' aimante,
La planète qui se lamente
Sous le joug individuel.
Il veut organiser le monde
Pour que de sa mamell' ronde
Coul' un bien-être universel.

En combattant pour la Commune,
Il savait que la terre est une,
Qu'on ne doit pas la diviser.
Que la nature est une source
Et le capital une bourse
Où tous ont le droit de puiser

Il revendique la machine,
Et ne veut plus courber l'échine
Sous la vapeur en action.
Puisque l'exploiteur à main rude
Fait l'instrument de servitude
Un outil de rédemption.

Contre la classe patronale,
Il fait la guerre sociale
Dont on ne verra pas la fin
Tant qu'un seul pourra, sur la sphère
Devenir sans rien faire
Tant qu'un travailleur aura faim !

A la bourgeoisie écoeurante
Il ne veut plus payer de rente
Combien de milliards tous les ans ?
C'est sur vous, c'est sur votre viande
Qu'on dépèce un tel dividende
Ouvriers, mineurs, paysans.

Le Capitaine au mur

Jean-Baptiste Clément

Refrain:
Au mur disait le capitaine
La bouche pleine et buvant dur
Au mur
Qu'avez-vous fait ?

1.
Je suis des vôtres
Je suis vicaire à Saint Bernard
J'ai dû pour échapper aux autres
Rester huit jours dans un placard
Qu'avez vous fait ?
Oh! Pas grand chose
De la misère et des enfants
Il est temps que je me repose
J'ai soixante dix ans
Allons-y tout de suite
Et fusillez-moi vite

Refrain

2.
Voici la liste
Avec les noms de cent coquins
Femmes et enfants de communistes
Fusillez-moi tous ces gredins.
Qu'avez-vous fait ?
Je suis la veuve d'un officier
Mort au Bourget
Et tenez en voici la preuve
Regardez s'il vous plaît.
Oh! Moi je porte encore
Mon brassard tricolore

Refrain

3.
Quatre blessures
Six campagnes et deux congés
Je leur en ai fait voir de dures
Je suis Lorrain, ils sont vengés
Moi, j'étais dans une ambulance
Les femmes ne se battent pas
Et j'ai soigné sans différence
Fédérés et soldats
Moi, je m'appelle Auguste
Et j'ai treize ans tout juste

Refrain

4.
Oh! Je suis mort
Un soldat sans doute enivré
A tué mon père à la porte
Et mon crime est d'avoir pleuré
Qu'avez-vous fait ?
Sale charogne
Fais moi vite trouer la peau
Car j'en ai fait de la besogne
Avec mon chassepot
Et d'un, tu vois ma lune
Et deux, vive la commune !

Refrain

Le Moblot

Eugène Pottier

Jeunesse héroïque
Arme ton flingot
Pour la République
En avant, Moblot !

Le maire et le garde-champêtre
Disaient Les rouges sont des loups
Doux moutons, ne songez qu'à paître
Notre berger veille sur nous
Notre berger n'était qu'un lâche
Le vieux Judas nous a trahis
La République pris sa tâche
On va défendre le pays

Jeunesse héroïque
Arme ton flingot
Pour la République
En avant, Moblot !

Si nos villes leur sont soumises
Si ces casqués sont les plus forts
Ils prendront nos sœurs, nos promises
Ah ce jour-là nous serons morts
La République c'est nous autres
Les richards et les indigents
Tous ceux qui s'arment sont des nôtres
Les gens braves et les braves gens

Jeunesse héroïque
Arme ton flingot
Pour la République
En avant, Moblot !

Jeunesse héroïque
Arme ton flingot
Pour la République
En avant, Moblot !

La semaine sanglante

de Jean-Baptiste Clément écrite en 1871 à Paris où il se cachait et chantée sur l'air du Chant des Paysans de Pierre Dupont[1].

Sauf des mouchards et des gendarmes,
On ne voit plus par les chemins,
Que des vieillards tristes en larmes,
Des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
Les heureux mêmes sont tremblants.
La mode est aux conseils de guerre,
Et les pavés sont tous sanglants.

- ***Refrain*** *:*
Oui mais !
Ça branle dans le manche,
Les mauvais jours finiront.
Et gare ! à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront.
Quand tous les pauvres s'y mettront.

Les journaux de l'ex-préfecture
Les flibustiers, les gens tarés,
Les parvenus par aventure,
Les complaisants, les décorés
Gens de Bourse et de coin de rues,
Amants de filles au rebut,
Grouillent comme un tas de verrues,
Sur les cadavres des vaincus.

- ***Refrain*** -

On traque, on enchaîne, on fusille
Tout ceux qu'on ramasse au hasard.
La mère à côté de sa fille,
L'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouges,
Valets de rois et d'empereurs.

- ***Refrain*** –

Nous voilà rendus aux jésuites
Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup.
Il va pleuvoir des eaux bénites,
Les troncs vont faire un argent fou.
Dès demain, en réjouissance
Et Saint-Eustache et l'Opéra
Vont se refaire concurrence,
Et le bagne se peuplera.

- ***Refrain*** -

Demain les manons, les lorettes
Et les dames des beaux faubourgs
Porteront sur leurs collerettes
Des chassepots et des tambours
On mettra tout au tricolore,
Les plats du jour et les rubans,
Pendant que le héros Pandore
Fera fusiller nos enfants.

- ***Refrain*** -

Demain les gens de la police
Refleuriront sur le trottoir,
Fiers de leurs états de service,
Et le pistolet en sautoir.
Sans pain, sans travail et sans armes,
Nous allons être gouvernés
Par des mouchards et des gendarmes,
Des sabre-peuple et des curés.

- ***Refrain*** -

Le peuple au collier de misère
Sera-t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand les gens de guerre
Tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la Sainte Clique
Nous croira-t-elle un vil bétail ?
À quand enfin la République
De la Justice et du Travail ?

- ***Refrain*** -

La Communarde

Jean Baptiste Clément

Comme des rats dedans Paris
Par trahison on nous a pris ;
Le macadam et les pavés
De notre sang furent lavés,
Lavés et tant lavés
Qu'ils en sont déjointés.

Refrain :
Dansons la communarde
Et tenons bon ! (bis)
Dansons la communarde,
Et tenons bon;
Nom de nom !

Les gredins de capitulards
Ont mitraillé les communards,
Mais devant messieurs les Prussiens,
Tremblants comme des petits chiens,
Ils ont vendu leur peau,
Leur pays, leur drapeau.

Refrain

Tous les Thiers, tous les Mac -Mahon,
Pour se laver de leur affront,
Ont voulu prendre un bain de sang
Ils l'ont pris en nous égorgeant.
Mais ils en ont tant pris
Qu'ils en sont avachis.

Refrain

Mais avec eux, ça n'est pas tout,
Les bons bourgeois ont fait le coup.
Et comme en Juin, tous les premiers,
Ils ont traqué les ouvriers.
Et nous savons qu'alors
Trent'-cinq mille en sont morts !

Refrain

Pour faire bien sans être long,
La mitrailleuse avait du bon.
Qu'on en soit ou qu'on n'en soit pas,
Ils les ont fusillés au tas !
Pour eux un ouvrier
N'est qu'un bon à tuer.

Refrain

Tous les bagnes, tous les pontons,
Tous les forts, toutes les prisons,
Ont regorgé de malheureux
A moitié nus, le ventre creux ;
Pendant que leurs bourreaux
Mangeaient de bons morceaux.

Refrain

Avec les bourgeois aujourd'hui,
Entre nous tout est bien fini.
Quant aux gendarmes, aux roussins,
Aux fusilleurs, aux assassins,
Leur compte sera bon
Aux jours du rigodon !

Refrain

Que voulions-nous : la Liberté
Et le bien de l'humanité.
Pour nous venger des chenapans
Il nous faut faire des enfants,
Et faire des gaillards
Et de francs communards.

La canaille

Paroles : A Bouvier Musique : J Darcier

Dans la vieille cité française
Existe une race de fer,
Dont l'âme comme une fournaise
A de son feu bronzé la chair.
Tous ses fils naissent sur la paille,
Pour palais, ils n'ont qu'un taudis.
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

Ce n'est pas le pilier du bagne ;
C'est l'honnête homme dont la main
Par la plume ou le marteau gagne,
En suant, son morceau de pain.
C'est le père, enfin, qui travaille
Les jours et quelquefois les nuits.
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

C'est l'artiste, c'est le bohème
Qui, sans souper, rime rêveur
Un sonnet à celle qu'il aime,
Trompant l'estomac par le cœur.
C'est à crédit qu'il fait ripaille,
Qu'il loge et qu'il a des habits.
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

C'est l'homme à la face terreuse,
Au corps maigre, à l'œil de hibou,
Au bras de fer à main nerveuse
Qui sortant d'on ne sait pas où,
Toujours avec esprit vous raille,
Se riant de votre mépris.
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

C'est l'enfant que la destinée
Force à rejeter ses haillons,
Quand sonne sa vingtième année,
Pour entrer dans nos bataillons.
Chair à canon de la bataille,
Toujours il succombe sans cris…
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

Ils fredonnaient la *Marseillaise*,
Nos pères, les vieux vagabonds,
Attaquant en quatre-vingt-treize
Les bastilles dont les canons
Défendaient la vieille muraille !
Que de trembleurs ont dit depuis :
« C'est la canaille ! » Eh bien ! j'en suis !

Les uns travaillent par la plume,
Le front dégarni de cheveux.
Les autres martèlent l'enclume,
Et se soûlent pour être heureux ;
Car la misère, en sa tenaille,
Fait saigner leurs flancs amaigris...
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

Enfin, c'est une armée immense,
Vêtue en haillons, en sabots.
Mais qu'aujourd'hui la vieille France
Les appelle sous ses drapeaux,
On les verra dans la mitraille,
Ils feront dire aux ennemis :
C'est la canaille ! Eh bien ! j'en suis !

Paris n’est pas perdu

: C'est le vieux Badinguet qui a quitté Paris,

Qui va crier partout que Paris sera pris ;

Ce sont les Parisiens qui lui ont répondu
« Va donc, mon vieux Badingue, Paris n'est pas perdu. »
Pour lors, le vieux Badingue, Guillaume s'en fut trouver,
Dit : « J'ai perdu Péris, faites m'y donc rentrer ! »
Et le compère Guillaume qui lui a répondu :
« Donnez une récompense, il vous sera rendu. »
« Je prendrai donc l'Alsace, et Metz avec Strasbourg,
Je garderais Paris avec des forts autour,
De plus, quelques milliards feraient bien mon affaire
Tout cela vous va-t-il ? - Oui, ça me va, mon frère. »
Le compère Guillaume lui répond : « Mon enfant,
C'est que votre Paris n'a pas l'air patient.
Il va tout renversé, il fait la guerre, je crois,
Aux princes, aux empereurs, aux voleurs et aux rois... »
Le compère Guillaume croyait faire un bon coup,
Et convoitant Paris s'avançait à pas d'loup ;
Il croyait bien le prendre et répétait tout bas
« Attends mon vieux Paris, j'vais t'mettre dans mes États. »
Mais sans en avoir l'air, Paris dit aux coquins
« Tu vas avoir affaire à moi, mon vieux gredin ! »
Puis sortant tout à coup, vite il le déconfit,
Puis avec politesse, il le reconduisit...

La Défense de Paris

Anonyme

1870

Musique : sur l'air de Fualdès

1.
Non jamais sur cette terre
On ne vit en vérité,
Pareille calamité,
Ni plus affreuse misère,
Que celle que l'on subit
Sous le siège de Paris.

2.
Paris ! cette ville aimable,
Qui donc ose l'assiéger ?
Serait-ce cet étranger,
Qu'avec un accueil affable
Elle admettait dans son sein ?
Oui, c'est lui son assassin.

3.
C'est d'accord avec l'infâme
Celui qui livra Sedan :
Bonaparte, ce[1] tyran !
Ce gredin sans cœur, sans[2] âme !
Que la Prusse avec ardeur,
Accomplit notre malheur.

4.
Lors du fameux plébiscite,
Sans tous ceux qu'ont voté oui
On n'aurait pas aujourd'hui
Cette guerre tant maudite :
Paris qui n'y est pour rien
À cette heure en souffre bien.

5.[3]
Que de chagrin, que de peine !
Pour un moment d'abandon ;
Si l'on avait voté non,
La France Républicaine,
Pour l'instant, ne serait pas
Dans un si triste embarras.

6.
Quand on pense que nous sommes
Privés de relations,
[4]De communications,
Avec le reste des hommes ;
Du monde pour nous le bout
Ne va pas même à Saint-Cloud.

7.
Quand le ballon nous emporte
Dans tous les[5] départements.
Des lettres pour nos parents,
Jamais il ne nous rapporte
Les[6] réponses, ce qui fait
Qu'on en est très inquiet.

8.
Nous n'avons de leurs nouvelles
Qu'au moyen de nos pigeons ;
Mais des Prussiens, les faucons
Les chassent à tire-d'aile :
Sur[7] dix, il en revient deux ;
On le voit, c'est très chanceux.

9.
L’aspect de toutes nos rues
Est lugubre, car, hélas !
On a supprimé le gaz
Même avant une heure indue,
Et les magasins, le soir,
Font vraiment du mal à voir.

10.
D’ailleurs, toutes les boutiques
N’ont plus rien d’étalagé,
A part chez le boulanger,
C’est en vain que les pratiques
Chercheraient quoi que ce soit ;
On n’a plus même de bois.

11.
Car dans cet horrible siège
On est bien privé de tout ;
Mais de chauffage surtout,
Et sur nos toits, blancs de neige,
L’hiver, en signe de deuil,
Vient étendre son linceul.

12.
Un jour une pauvre mère
Privée de bois, de charbon,
Attend la distribution
Une journée tout entière ;
Dans ses bras cruel effroi !
Son enfant est mort de froid !

13.
On a vu dans les tranchées
Des soldats, de froid périr ;
Ils préféreraient mourir
D’une mort plus recherchée,
Vis-à-vis de l’ennemi,
En défendant le pays.

14.
Et nos pauvres ménagères
Attendent en pataugeant,
Souvent trois heures durant,
Pour obtenir d’ordinaire
Un pot-au-feu de cheval
Ce brave et noble animal.

15.
C’est en pleurant qu’on le mange,
Et l’on n’en a pas toujours ;
Il arrive bien des jours
Que, par force, l’on s’arrange
D’un plat, qui n’est pas très gros,
De riz cuit avec de l’eau.

16.
Il est des êtres rapaces !
J’en rougis ; mais des marchands
Exploitent les pauvres gens ;
Jugez où va leur audace,
Ils vendent un[8] mauvais chou
Jusqu'à des six francs dix sous.

17.
On se nourrit d’épluchures,
De chats, de chiens et de rats ;
On vend des choses au tas
Que l’on jetait aux ordures ;
Mais on s’en repaît enfin,
Pour ne pas mourir de faim.

18.
Dans une pauvre mansarde,
Située rue Desnoyers
La femme vient d'expirer,
Et, seul, son mari la garde ;
Quand, privé de tout secours,
De faim, il meurt à son tour.

19.
Et le matin quand on rentre
De la garde rempart,
Des pommes de terre au lard
Feraient tant de bien au ventre ;
Mais ce légume est passé ;
Du moins, c'est pour les blessés.

20.
Or, toutes les ambulances
Que l'on a fait à grands frais,
Sont pleines, ou à peu près,
Sans compter ceux que la France,
Parmi ses enfants perdus,
Ne reverra jamais plus !

21.
Que de mères en alarmes !
Gémissent en ce moment
Sur le sort de leurs enfants
Qu'a trahi celui des armes ;
Mort sous le plomb meurtrier,
Ou tout au moins prisonnier !

Moralité

22.
Eh ! bien de tous ces ravages,
Nous souffrons sans murmurer ;
Loin de nous désespérer
Ils augmentent nos courages :
On ne vaincra pas Paris,
Tant que nous serons unis !

1. ↑ *le* dans l'interprétation de Mouloudji.
2. ↑ *ni*. Idem
3. ↑ Mouloudji ne chante pas cette strophe, ni les 10,11,12,13,17,18,19,20 et 21.
4. ↑ *Et*. Idem
5. ↑ *Nos*. Idem.
6. ↑ *De*. Idem.
7. ↑ *De*. Idem.
8. ↑ *de*. Idem.

L’Armistice

Alphonse Leclerc —

Bismarck qui n’est pas en peine
D’affamer les Parisiens
Nous demande la Lorraine,
L’Alsace et les Alsaciens,
La honte pour nos soldats
Des milliards à son service

Refrain

Ah ! zut à ton armistice
Bismarck, nous n’en voulons pas.

On nous permettra du reste
Pendant vingt, vingt-cinq jours
De manger ce qui nous reste
De vieux chats, de rats et d’ours,
Mais pas le moindre repas
Après le vote aux comices.

Refrain

« Je fais la guerre à l’empire »
Disait le maître effronté
Et le palais qui est pire
Pourchasse la Liberté,
Tu nous croyais donc bien bas
Pour vouloir ce sacrifice

Refrain

Bazaine se rend qu’importe
Nous conserverons Verdun
Nancy peut ouvrir sa porte
On s’illustre à Châteaudun,
À Toul, à Strasbourg, Dunain
Pas un homme pour complice

Refrain

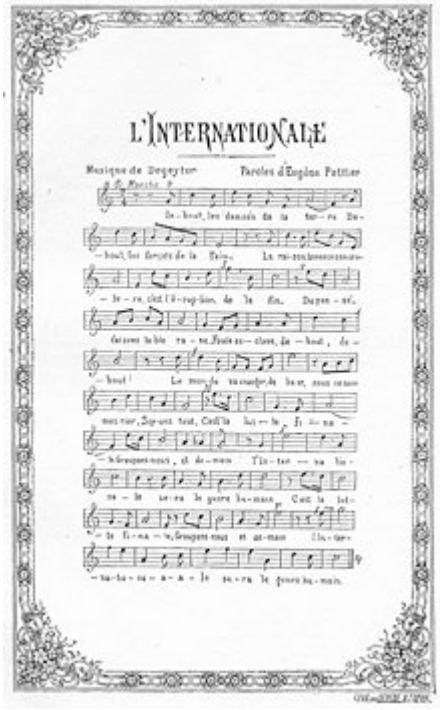
Prends nous donc par la famine
Viens diplomate du Nord
Mais rongés par la vermine
Nous résisterons encor
Mieux un vaillant trépas
Qu’accepter un tel supplice.

Refrain

Nous nous levons tous en masse
Pour répondre à l’insolent
Pas un ne fait la grimace
Qu’il soit rouge, noir ou blanc,
Fier de courir au combat
Pour l’honneur et la justice.

L’Internationale

Eugène Pottier —



Au citoyen LEFRANÇAIS, membre de la Commune.

Debout ! les damnés de la terre !
Debout ! les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère :
C’est l’éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !

Refrain :

C’est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain,
L’Internationale
Sera le genre humain
(bis)

Il n’est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes !
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l’esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer quand il est chaud !

(Refrain)

L’État comprime et la loi triche ;
L’Impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s’impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C’est assez, languir en tutelle,
L’égalité veut d’autres lois ;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle
« Égaux, pas de devoirs sans droits ! »

(Refrain)

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu'il a créé s’est fondu
En décrétant qu’on le lui rende
Le peuple ne veut que son dû.

(Refrain)

Les Rois nous soûlaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans !

Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air, et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
À faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux

(Refrain)

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins, disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

C'est la lutte finale :
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale
Sera le genre humain

Paris, juin 1871.

Le Chant des ouvriers

***Pierre Dupont* —**

1846

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout notre corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde
Buvons ! Buvons ! Buvons !
A l'indépendance du monde !

Nos bras sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruits du coteau, grains de la plaine ;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine !

Refrain

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Refrain

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Refrain

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Refrain

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde
Buvons ! Buvons ! Buvons !
A l'indépendance du monde !

Jean Misère

Eugène Pottier

À Henri ROCHEFORT

Décharné, de haillons vêtu,
Fou de fièvre, au coin d'un impasse,
Jean Misère s'est abattu.
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ? »
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Pas un astre et pas un ami !
La place est déserte et perdue.
S'il faisait sec, j'aurais dormi,
Il pleut de la neige fondue.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Est-ce la fin, mon vieux pavé ?
Tu vois : ni gîte, ni pitance,
Ah ! la poche au fiel a crevé ;
Je voudrais vomir l'existence.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Je fus bon ouvrier tailleur.
Vieux, que suis-je ? une loque immonde.
C'est l'histoire du travailleur,
Depuis que notre monde est monde.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Maigre salaire et nul repos,
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève,
Bonnets carrés et chassepots
Ne se mettent jamais en grève.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Malheur ! ils nous font la leçon,
Ils prêchent l'ordre et la famille ;
Leur guerre a tué mon garçon,
Leur luxe a débauché ma fille !
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

De ces détrousseurs inhumains,
L'Église bénit les sacoches ;
Et leur bon Dieu nous tient les mains
Pendant qu'on fouille dans nos poches.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Un jour, le Ciel s'est éclairé,
Le soleiil a lui dans mon bouge ;
J'ai pris l'arme d'un fédéré
Et j'ai suivi le drapeau rouge.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Mais, par mille on nous coucha bas ;
C'était sinistre au clair de lune ;
Quand on m'a retiré du tas,
J'ai crié : Vive la Commune !
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Adieu, martyrs de Satory,
Adieu, nos châteaux en Espagne !
Ah ! mourons !... ce monde est pourri ;
On en sort comme on sort d'un bagne.
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

A la morgue on coucha son corps,
Et tous les jours, dalles de pierre,
Vous étalez de nouveaux morts :
Les Otages de la misère !
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais ?...

Paris, 1880.

Leur bon Dieu

***Eugène Pottier* —**

Au citoyen Joseph DURAND, de Lyon.

Dieu jaloux, sombre turlutaine,
Cauchemar d'enfants hébétés,
Il est temps, vieux croquemitaine,
De te dire tes vérités.
Le Ciel, l'Enfer : fables vieillottes,
Font sourire un libre penseur.
  Bon dieu des bigotes
  Tu n'es qu'un farceur.

Tu nous fis enseigner par Rome
En face du disque vermeil,
Que Josué, foi d'astronome,
Un jour arrêta le soleil.
Ton monde, en six jours tu le bâcles,
O tout puissant Ignorantin.
  Bon dieu des miracles,
  Tu n'es qu'un crétin.

La guerre se fait par ton ordre,
On t'invoque dans les deux camps.
Comme à deux chiens prêts à se mordre,
Tu fais kss kss à ces brigands.
Les chefs assassins tu les sacres,
Tu les soûles de ta fureur.
  Bon dieu des massacres,
  Tu n'es qu'un sabreur !

On connaît tes capucinades
Et l'on te voit, mon bel ami,
Te pourlécher des dragonnades,
Humer les Saint-Barthélemy.
Bûchers flambants font tes délices,
Tu fournis la torche à Rodin.
  Bon dieu des supplices,
  Tu n'es qu'un gredin.

Macaire t'a graissé la patte.
Larrons en foire sont d'accord.
Saint Pierre tire la savate
Sitôt qu'on s'attaque au veau d'or.
Des compères de Bas-Empire,
C'est encor toi le plus marlou.
  Bon dieu des vampires,
  Tu n'es qu'un filou.

Juin 1848.